

## 61. — CIRCONCISION

Avec tous les autres gamins du village, je me rendais, le soir venu, au *langgar* \* pour y apprendre à réciter les versets du Qur'an. Il n'existait pas pour nous de plus grand plaisir que celui-là. Pour avoir le droit de suivre les leçons, nous devions verser chacun, deux centimes et demi par semaine, pour payer l'huile de la lampe. La séance durait de cinq heures et demie à neuf heures du soir, et nous y voyions une bonne excuse — la seule même — pour nous dispenser de faire nos devoirs du soir.

Ce n'était pour nous qu'une bonne occasion de nous amuser, de nous raconter en grand secret le mystère des sexes et de faire des farces, en attendant notre tour, aux adultes qui venaient faire leurs prières de *maghrib* et de *isa*<sup>13</sup>. Tel était notre petit monde, lorsque j'avais neuf ans.

Comme tous mes autres camarades, je n'avais qu'un désir, celui d'être un bon musulman; rares, pourtant, ceux qui parmi nous, avaient déjà été circoncis. Oui, bien qu'en matière de religion, nous œuvrions surtout en gênant ceux qui venaient faire leurs prières, bien que nous abandonnions chaque vendredi nos devoirs scolaires pour nous rendre à la mosquée, sans comprendre un traître mot de ce qu'on nous y faisait réciter, et, bien que nous n'ayions pas encore été circoncis, nous ne nous en considérions pas moins comme de bons musulmans...

Un jour, l'un d'entre nous fut circoncis et ce fut une grande fête. Je me demandais alors pour la première fois : « Peut-on vraiment être musulman sans avoir subi cette épreuve ? » Et je réfléchis à la question, sans en souffler mot à personne. J'étais bien déterminé à être un musulman fervent, mais cela était-il possible, avant d'avoir été circoncis ? Je gardais néanmoins toutes ces pensées pour moi seul...

Chez nous, à Blora<sup>14</sup>, l'habitude était de circoncire les jeunes garçons lorsqu'ils avaient entre huit et treize ans, et c'était l'occasion

(13) Il s'agit de la prière de 6 heures du soir (coucher du soleil) et de celle de 8 heures (c'est-à-dire de la quatrième et de la dernière).

(14) Petite ville du nord-est de la province de Java central, où, rappelons-le, l'auteur est né.

d'une très grande fête<sup>15</sup>; quant aux filles, elles étaient excisées dès qu'elles avaient une quinzaine de jours, très simplement, et sans la moindre cérémonie.

Un soir mon père rentra, je ne saurais dire d'où. Les lampes à huile, étaient déjà éteintes, à l'exception d'une seule, qui brillait dans la pièce centrale. Je remarquai qu'il avait l'air de très bonne humeur. Maman était juste en train de me raconter l'histoire d'un certain *Hadji* \* qui cherchait toujours à avoir beaucoup d'épouses, une histoire passionnante en vérité, mais dont l'arrivée de mon père interrompit le récit.

« Dis-moi, fils, est-ce que tu te sens assez de courage pour être circoncis ? » me demanda Papa, avec un sourire engageant. En entendant cette question, je fus saisi d'une peur terrible; mais n'avais-je pas envie de devenir un vrai musulman ? J'avais toujours eu une certaine crainte de mon père, une crainte inexplicable, mais voilà que grâce au grand sourire qu'il me faisait, toute cette crainte s'évanouissait peu à peu.

« Bien sûr, Papa ! » répondis-je.

Son sourire s'épanouit davantage et il se mit à rire avec une belle jovialité.

« Qu'est-ce que tu préfères comme cadeau, un *kain* \* ou un *sarung* \* ?

— Un *kain*. Papa. »

Il se tourna alors vers mon jeune frère, Tato, qui était âgé de sept ans, et lui demanda si lui aussi aurait assez de courage.

« Bien sûr, Papa, bien sûr », répondit-il, tout heureux lui aussi.

Mon père avait un large sourire de satisfaction et je pouvais voir, à la lueur de la lampe, ses dents blanches et ses gencives toutes rouges. Maman se leva du matelas qui était étalé sur le sol et demanda :

« Quand comptes-tu organiser la cérémonie ?

— Le plus tôt possible », répondit-il, puis il se leva et disparut dans l'obscurité de sa chambre.

Maman s'étendit à nouveau, mais elle ne reprit pas l'histoire du *Hadji* aux multiples épouses. Elle nous dit seulement :

« Remerciez Dieu, mes enfants, Qui a suggéré à votre père de vous faire circoncire.

— Oui, Maman ! répondîmes-nous.

— Feu votre grand-père et tous vos aïeux qui sont au paradis, vont sûrement être très heureux de savoir que vous êtes circoncis tous les deux.

— Oui, Maman... »

Cette nuit-là, j'eus beaucoup de peine à m'endormir. Je vivais déjà la douleur que j'allais avoir à subir, je rêvais aussi au *kain* et aux sandales, qu'on m'achèterait peut-être aussi à cette occasion, et aux

(15) Sur la circoncision à Java, on consultera : B.-J.-O. Schrieke, *Allerlei over de besnijdenis in den Indischen Archipel*, in *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*, LX, 373-578 et LXI, 1-94, 1921-1922; et Clifford Geertz, *The religion of Java*, New York, 1960, pp. 51 sqq.

nouveaux habits, au mouchoir de tête<sup>16</sup>, au *pitji* \*. Je n'aurais pas à aller à l'école ce jour-là, il y aurait un grand nombre d'invités et ils m'offriraient certainement beaucoup de cadeaux. Quel plaisir de recevoir un *kain* et un mouchoir de tête, et de pouvoir avoir l'air d'un bon Javanais, en même temps que d'un bon musulman; et quel plaisir de recevoir un *sarung*, d'en avoir deux et même trois à la fois. Les camarades qui n'étaient pas encore circoncis, allaient m'envier pour sûr !

Le lendemain matin, je me levai d'excellente humeur et, flanqué de Tato, je partis très tôt pour l'école; mes jambes qui, d'ordinaire, semblaient me refuser leurs services à cette occasion, me paraissaient extrêmement légères. Toute la classe fut suspendue à nos paroles, et ceux qui n'avaient pas encore été circoncis, surtout ceux qui étaient plus âgés que nous, nous regardèrent, pleins de respect. Tous nous considéraient avec une déférence, dont nous n'avions encore jamais fait l'expérience. Les instituteurs eux-mêmes, nous jetaient des regards flatteurs. Bientôt, oui, très bientôt, nous pourrions nous considérer comme de vrais musulmans, comme des musulmans circoncis et nous aurions le droit — là résidait l'essentiel — de pénétrer un jour au paradis; notre maître religieux nous l'avait bien dit : une fois circoncis, nous étions assurés d'y trouver une place et nous n'aurions plus alors besoin de toutes ces belles choses, que l'on cherche maintenant sur terre, sans jamais pouvoir les obtenir.

Dans notre *langgar* \*, la nouvelle suscita également le respect général. Notre maître religieux, lui aussi, nous dispensa des regards flatteurs, comme l'avaient fait tantôt nos instituteurs. Je me sentais bien supérieur à tous les autres. La porte du paradis s'ouvrait toute grande et je voyais déjà venir au-devant de moi la cohorte des créatures célestes que nous avait promises notre vieux maître. Des créatures magnifiques que mon imagination modelait à l'image des plus belles d'entre nos compagnes de classe, celles dont tous les garçons avaient le nom aux lèvres...

« Après ma circoncision, dis-je à mon maître, je serai un vrai musulman et j'aurai le droit d'entrer au paradis. »

Il sourit et me répondit :

« Il y aura quarante-quatre créatures célestes à venir te tenir compagnie.

— Mais je ne veux point de créatures avec six ou huit mamelles comme les chiennes », répondis-je.

Le maître rit de bon cœur.

« Je veux des créatures qui ressemblent à Sriati, notre camarade qui est si jolie. »

Il rit à nouveau.

(16) Il s'agit de l'*iket*, sorte de foulard, généralement batiké, que l'on se drape, très soigneusement au ras de la tête, et qui constitue un des éléments traditionnels du costume masculin javanais.

« Quant à moi, dit Tato, je pêcherai tous les jours dans la rivière de lait. »

Le maître rit tellement qu'il en montrait toutes ses dents, vierges de toute brosse et considérablement abîmées. Nos camarades plus âgés qui n'avaient pas encore été circoncis, écoutaient en silence la conversation; on lisait dans leurs yeux la crainte de ne pas pouvoir entrer au Paradis, d'être privés de la compagnie des créatures célestes, et de ne trouver qu'une place en Enfer...

A partir de ce soir-là, nous récitâmes nos versets avec sérieux et consacraâmes beaucoup plus d'attention à nos devoirs. De plus, nous fîmes jeûne, tous les deux, le lundi et le jeudi<sup>17</sup>, jusqu'à la fin de l'année scolaire. Le résultat de tout cela fut qu'on m'autorisa à passer dans la classe supérieure.

Deux semaines avant la fin des cours, mon père eut l'idée de monter une pièce de théâtre dont les acteurs seraient les écoliers eux-mêmes. Le lendemain de la représentation, aurait lieu notre circoncision. Il espérait pouvoir répéter ceci chaque année, afin de permettre à ses amis déshérités, de faire circoncire leurs fils en groupe. Mais cette idée n'eut guère de succès dans notre petite ville; les gens avaient honte de faire circoncire leur fils aux frais d'un autre. Pour cette première fois, il n'y eut que six garçons : Tato et moi-même, un neveu et un fils adoptif de mon père, âgés respectivement de dix et de seize ans; l'autre fils adoptif de mon père qui en avait déjà dix-huit et avait eu un enfant avec notre bonne, avait refusé de se joindre à nous, préférant se faire circoncire par son propre père. Les deux derniers étaient des fils de familles pauvres, qui habitaient dans les faubourgs.

Autant que je m'en souviens, cette idée de célébrer la fin de l'année scolaire par une pièce de théâtre et par la circoncision collective des fils de familles pauvres, n'obtint pas le succès que l'on était en droit d'espérer.

J'étais alors en quatrième, dans l'école que dirigeait mon père; Tato était en seconde<sup>18</sup>. Nous obtînmes l'un et l'autre de passer dans la classe supérieure. Cinq jours avant la fête de fin d'année, tous ceux qui allaient être circoncis durent apprendre par cœur une chanson, qui était une façon de compliment. Nous devions la chanter sur la scène, pour annoncer aux assistants que notre circoncision aurait lieu le lendemain matin et pour leur demander de faire des vœux, pour que tout se passe bien.

Notre maître avait écrit une pièce, intitulée *La chèvre perdue*, dont les rôles devaient tous être tenus par des garçons de notre école.

Le jour tant attendu approchait. La veille, Tato et moi reçûmes nos cadeaux, un *sarung* en soie, don de notre grand-mère, des sandales

(17) Il arrive très souvent que, lorsqu'il désire comme ici obtenir quelque succès ou quelque résultat précis, le Javanais s'impose individuellement et spontanément un jeûne temporaire plus ou moins long.

(18) Rappelons qu'en Indonésie, on « monte » de première en seconde, et non pas de seconde en première, comme chez nous.

vernies et des vestes neuves, dons de notre mère, un éventoir, don des filles de l'école et huit livres d'images en hollandais, dons de notre père. Tous ces présents nous firent oublier que le lendemain serait notre jour de douleur.

Ce soir-là, notre école était pleine à craquer. On servait à la ronde des patates douces, des cacahuètes bouillies, du *tapai* \* et autres friandises. Juste avant que le spectacle ne commence, on fit ranger en ligne, sur la scène, les futurs circoncis; Tato et moi portions un *kain* et un mouchoir de tête, les autres avaient la tête nue. Le rideau se leva et le *gamelan* \* se mit à résonner. Nous nous inclinâmes pour saluer l'assistance, et mon cœur se gonfla de fierté quand je vis que tous les yeux des spectateurs restaient fixés sur nous, durant le temps que nous chantions pour annoncer notre circoncision du lendemain. Les filles nous regardaient pleines d'admiration; il allait y avoir ainsi six jeunes gens de plus...

Notre chant terminé, nous nous inclinâmes à nouveau, et les spectateurs se mirent à applaudir avec enthousiasme. Le rideau tomba, nous libérant enfin de notre lourde responsabilité.

Dans notre petite ville, les spectacles étaient rarissimes. Aussi notre *Chèvre perdue* avait-elle attiré les foules des *kampung* \* les plus reculés et l'école qui était pourtant très vaste (elle abritait quatre classes), était pleine comme un œuf.

Quand le *gamelan* s'arrêtait, c'était le tour des autres musiques, des chants comme *Fleur des pois* et *Rose Mary*, des chansons de cow-boy ou de *stambul* <sup>19</sup>, des airs de *krontjong* <sup>20</sup>.

Après le spectacle, beaucoup vinrent nous taper sur l'épaule, et nous encourager pour le lendemain. C'était un geste qui faisait bien plaisir. Cette nuit-là, Tato chanta dans son lit, jusqu'à ce que la voix lui manque et qu'il s'endorme épuisé.

Dans notre ville, les circoncisions comptaient au nombre des grandes cérémonies, avec les naissances, les mariages, les funérailles et les *Lebaran* \*. Les nouvelles comme celles-là ont tôt fait de se répandre, et maman recevait des cadeaux de tous côtés, sans avoir envoyé la moindre lettre d'invitation. Comme toujours quand c'est fête, on se coucha tard et on se leva de bonne heure. A quatre heures et demie, la maison était déjà en émoi. Les futurs circoncis avaient déjà pris un bain, enfilé leur *kain* neuf et coiffé leur *pitji* ou leur mouchoir de tête. Mes sœurs cadettes étaient, elles aussi, vêtues de neuf. Maman portait un *kain*, neuf également, avec un motif de *parang rusak* <sup>21</sup>,

(19) Genre de spectacle d'opérette qui connut un grand succès à Java entre les deux guerres; le nom est une altération de celui de la ville d'Istanbul.

(20) Genre de musique tout particulièrement populaire en Indonésie, dont l'origine est traditionnellement recherchée dans une influence de la musique portugaise; les vrais orchestres de *krontjong* ne comportent que des instruments à cordes (quatre ou cinq).

(21) *Parang rusak* (mot à mot : « coutelas brisé ») est le nom d'un motif, ou plus exactement le nom générique d'une famille de motifs que l'on retrouve fréquemment aujourd'hui sur les *kain* batikés de Java central. Le « principe » du *parang rusak* est la mise en page du décor selon

un *kebaja* \* brodé qu'elle avait reçu en cadeau de ma tante, l'institutrice qui enseignait à l'école de filles de R... Elle avait aussi sur les épaules une écharpe verte, teinte au procédé *pelangi*<sup>22</sup>. Mon père portait l'uniforme de notre école, c'est-à-dire un *kain* avec motif de *parang rusak* et une longue veste boutonnée jusqu'au cou. Il allait toujours pieds nus, n'enfilant des soques qu'à la maison.

Comme atteints par l'épidémie, nos voisins s'étaient levés très tôt eux aussi, et avaient revêtu des vêtements neufs, pour nous accompagner jusqu'à l'école, qui se trouvait à quelque cinq cents mètres de chez nous.

On y avait déjà construit l'édicule où la circoncision devait avoir lieu, une armature en bois avec des rideaux en tulle. Les futurs circoncis s'assirent à proximité, côte à côte, sur des chaises. Les grandes personnes arrivaient de plus en plus nombreuses, et les enfants se pressaient, eux aussi, près de l'édicule; les filles se tenaient un peu à l'écart. Finalement, l'opérateur arriva avec un mouchoir qui contenait trois rasoirs...

Un vieillard s'approcha de nous et nous dit :

« N'ayez pas peur, ça ne fait pas mal. C'est comme si une fourmi rouge vous piquait. Moi, j'ai ri tout le temps que ça a duré... »

D'autres aussi cherchaient à nous encourager. Mais toutes ces bonnes paroles ne parvenaient guère à dissiper l'angoisse qui nous gagnait peu à peu.

Enfin, le grand moment finit par arriver. Mes parents qui siégeaient sur de hautes chaises, au milieu des invités, se levèrent et s'approchèrent de l'édicule. La fierté et la joie se lisaient sur leurs visages.

Le premier à pénétrer derrière le rideau, fut le fils adoptif de mon père, parce qu'il était le plus âgé d'entre nous (l'autre fils adoptif, celui qui avait déjà un enfant, ne se montra pas de toute la journée). Les gamins qui étaient venus pour voir, se pressaient de plus en plus, si bien que les grandes personnes se trouvaient dans l'obligation de les éloigner.

Je fus saisi alors d'une peur énorme et en dépit de toute l'envie que j'avais de devenir bon musulman, je ne parvenais pas à la dominer. Lorsque le circonciseur se mit à réciter sa prière à haute voix, je sentis mon cœur battre de plus en plus vite... Quelques instants plus tard, mon frère adoptif ressortait, soutenu par plusieurs personnes. Il marchait avec peine, son visage était tout pâle, ses lèvres blêmes. Il paraissait avoir perdu toutes ses forces. On le réinstalla sur sa chaise et on plaça entre ses jambes une assiette pleine de cendres pour recueillir le sang qui continuait à couler de la blessure.

des lignes obliques, plus ou moins écartées, qui traversent de part en part la totalité de la surface. C'était jadis un motif réservé aux gens du palais.

(22) Le premier sens est « arc en ciel », c'est ainsi qu'on désigne un procédé de teinture à la réserve autre que le *batik*, les parties de l'étoffe qui doivent être réservées sont préalablement repliées et nouées avec un fil. Beaucoup d'écharpes pour femmes (*seléndang*) sont teintées de cette façon; toute une série de points géométriquement disposés se trouvent réservés sur un fond monochrome; il arrive qu'on colore ensuite différemment les parties réservées en les plongeant individuellement dans des bains différents.

Puis les autres pénétrèrent, tour à tour, dans l'édicule et en ressortirent aussi blêmes et chancelants. Ce que je redoutais tant finit par arriver : ce fut mon tour. Deux ou trois hommes me saisirent par les épaules, comme pour m'empêcher de me sauver et me conduisirent à l'intérieur. Le circonciseur m'attendait déjà, et dans son regard brillait comme une flamme de cruauté. On m'installa sur la chaise et on me fit regarder en l'air, tout en me tenant toujours fermement aux épaules; un vieil homme me serrait les tempes de ses deux mains, pour m'empêcher de regarder vers le bas. Sur le sol, on avait déjà placé l'assiette en terre cuite, pleine de cendres... Je sentis alors qu'on me palpait le pénis; on me frottait le prépuce avec vigueur au point qu'il me brûla. Un instant plus tard, c'était le coup de rasoir; j'étais circoncis ! Le vieil homme me lâcha la tête et je pus contempler mon sang qui coulait...

« Ne bouge surtout pas ! » me conseilla l'un des assistants.

« Oui, reste tranquille un moment; attends que ça cesse de couler. »

Je regardais mon sang épais et noirâtre qui coulait comme un filet et se mêlait lentement aux cendres de l'assiette...

Le dernier à subir l'opération fut Tato, qui était le plus jeune d'entre nous. Maintenant, nous étions tous assis côte à côte et notre sang coulait goutte à goutte dans les assiettes. Tous les regards étaient braqués sur nous. Ma mère s'approcha de moi et m'embrassa sur la joue; à ce moment, je sentis tout l'amour maternel qu'elle éprouvait pour moi et les larmes m'en vinrent aux yeux. Puis elle embrassa Tato et ce fut mon père qui s'approcha pour nous faire ses félicitations.

Les gamins s'étaient retirés peu à peu. Et dans la classe de sixième où la circoncision avait eu lieu, il ne restait plus guère que les vieux. Ils prirent congé et s'en allèrent l'un après l'autre.

Les nouveaux circoncis, rentrèrent chez eux à pied et durant toute la journée, ils furent traités comme des rois. On obéissait à chacun de nos ordres... Les parents des enfants pauvres qui avaient subi l'opération en même temps, vinrent chez nous apporter des poulets et du riz.

« Eh bien ! Muk, me demanda maman, est-ce que tu te sens changé maintenant que tu es circoncis ?

— Je me sens très heureux maintenant, lui répondis-je.

— Est-ce que tu te sens un vrai musulman à présent ? » me demanda-t-elle encore.

Je tressaillis à cette question, prenant conscience du fait que je ne me sentais en aucune façon meilleur musulman qu'auparavant.

« Je me sens exactement comme hier et avant-hier... lui avouai-je. Je n'ai pas encore l'impression d'être un vrai musulman.

— Peut-être n'as-tu pas fait toutes tes prières ? me demanda-t-elle.

— Si, je les ai toutes faites.

— Ton grand-père a fait le pèlerinage autrefois. Peut-être que si tu peux le faire toi aussi, tu pourras éprouver une transformation et te sentir un vrai musulman.

— On y va en bateau, n'est-ce pas, maman ? lui demanda Tato.

— Oui, en bateau, jusqu'en Arabie...

— Mais pour cela, il faut être riche, n'est-ce pas ? demandai-je encore.

— Oui, c'est nécessaire. »

Et à cet instant, tous mes espoirs de devenir un vrai musulman s'évanouirent, car je me rendais bien compte que mes parents étaient pauvres et que nous ne possédions pas ce qu'il fallait pour faire un pèlerinage.

« Pourquoi papa ne l'a-t-il jamais fait, lui ?

— Parce que ton père est un homme pauvre, Muk. »

Nous avions bien tous au cœur le désir de nous enrichir, mais nous ne pensions pas vraiment que ce rêve puisse se réaliser un jour, et, une fois que ma blessure fut guérie, je n'eus plus jamais l'idée de devenir un vrai musulman. Dans notre village, la misère, partout menaçante, tuait tout idéal. Peu à peu, mon frère Tato et moi-même devînmes comme tous les autres enfants, des enfants que la misère avait dépouillés de tout.

